



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

Repérer l'ironie d'une formule conversationnelle : bon courage !

Francis Grossmann

Université Grenoble Alpes, France

francis.grossmann@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-4397-1598>

Reçu le 30-03-2023 / Évalué le 24-05-2023 / Accepté le 15-07-2023

Résumé

Les formules conversationnelles du type *Tu parles ! Tu m'en diras tant !*, ou *bon courage !*, sont parfois utilisées de manière polémique, et semblent susceptibles d'une interprétation ironique. Ce constat conduit à une triple interrogation. Tout d'abord, dans la mesure où ces formules sont en partie figées, syntagmatiquement et sémantiquement, peut-on vraiment parler d'ironie ? L'ironie, qui se crée en discours, se caractérise en effet par une part de jeu, de faire-semblant ou de « feintise » qui semble incompatible avec des formules toutes faites qui relèvent plutôt de l'automatisme dans les interactions sociales (sauf quand il s'agit justement de les défiger ou de jouer avec leur stéréotypie). D'autre part, si l'on accepte que certaines de ces formules puissent donner lieu à une interprétation ironique, comment définir le type d'ironie qu'elles produisent ? Enfin, et surtout, sur quels indices se fonde alors le récepteur pour identifier l'ironie ?

Mots-clés : formule conversationnelle, ironie, pragmatization, stéréotypie

Wykryć ironię formuły konwersacyjnej: bon courage!

Streszczenie

Formuły konwersacyjne, takie jak *Tu parles !*, *Tu m'en diras tant !* czy *Bon courage !*, są czasami używane w sposób polemiczny i wydają się podatne na ironiczną interpretację. To stwierdzenie nasuwa trzy pytania. Po pierwsze, skoro formuły te są częściowo sfrageologizowane składniowo i semantycznie, czy naprawdę możemy mówić o ironii? Ironia, która powstaje w dyskursie, w istocie jest rodzajem gry opartej na udawaniu, które wydaje się nie do pogodzenia z gotowymi, wynikającymi z automatyzacji interakcji społecznych formułami (z wyjątkiem, gdy mamy do czynienia z defrageologizacją lub z grą stereotypami). Z drugiej strony, jeśli przyjmemy, że niektóre z tych formuł mogą być używane ironicznie, jak zdefiniować rodzaj ironii, jaką tworzą? Wreszcie - i przede wszystkim - na podstawie jakich sygnałów odbiorca może ją zidentyfikować?

Słowa kluczowe: formuła konwersacyjna, ironia, pragmatyzacja, stereotyp językowy

Spotting irony in a conversational formula: bon courage !

Abstract

French Conversational formulas like *Tu parles ! Tu m'en diras tant*, or *bon courage !*, are sometimes used to challenge or provoke, and can have an ironic meaning. This brings us to the following questions. First, since these formulas are partly frozen, syntagmatically and semantically, can we really speak of irony? Irony, which is created in discourse, has a playful dimension: it is a creative language game, which seems to be incompatible with ready-made formulas that are used automatically in social interactions (except when the speaker specifically wants to play with their stereotypical meaning). On the other hand, if one accepts that some of these formulas may give rise to ironic interpretation, how can one define the kind of irony they produce? Last but not least, what clues does the receiver use to identify the irony of such formulas?

Keywords: Conversational formulas, irony, pragmaticalization, stereotypy

Introduction

La présente étude est née d'une question pratique : travaillant sur le codage lexicographique de phraséologismes polylexicaux - dans le cadre d'un projet *Polonium*, nous nous sommes demandé s'il était utile ou non, de noter comme « ironiques » certains emplois des formules. Dès 1883, Littré (cité par Béguelin et Conti, 2011 : 52) parlait d'*ironie lexicalisée*, renvoyant aux nombreux cas où *beau* (à l'instar d'autres termes axiologiquement positifs comme *bien*, *joli*, etc.) prend une valeur antiphrastique, comme dans *dire de belles paroles*, *c'est du beau travail*, *c'est du joli*, *c'est du propre*. Il nous est apparu, en travaillant sur les formules de la conversation qui faisaient l'objet de notre étude, que certaines d'entre elles apparaissaient fréquemment, dans nos corpus, avec une valeur ironique, que cet emploi ironique soit ou non mentionné par les dictionnaires de français de référence (*Le Petit Robert*, *Le Grand Robert*, *le TLFi*). Deux problèmes principaux se posent cependant, si l'on se situe dans cette perspective :

- Tout d'abord, on peut douter que l'ironie dite lexicalisée soit encore de l'ironie : tout comme une métaphore lexicalisée perd sa force métaphorique, une formule conversationnelle lexicalisée telle que *c'est du joli*, même si elle a été construite à partir d'un procédé induisant l'ironie, n'est plus forcément perçue comme telle dans la conversation ;
- En admettant que certaines des formules repérées conservent une force ironique, et bien interprétée comme telle par l'interlocuteur, quels sont les indices (linguistiques ? statistiques ?) qui permettraient d'aider l'interlocuteur

d'abord, le lexicographe ensuite, à repérer qu'une formule conversationnelle est susceptible d'un emploi ironique ? S'agit-il essentiellement d'éléments liés au cotexte, et si oui de quels types ? Peut-on repérer également des éléments liés à la structure sémantique interne de ces formules ?

C'est pour répondre à ces questions, que nous nous proposons d'examiner plus en détail le cas de la formule *bon courage*, qui nous a semblé intéressante, parce qu'en dehors de ses emplois ordinaires (encouragement ou marque de sympathie) elle a aussi un emploi ironique. Nous commençons par quelques remarques générales sur les formes que revêt l'ironie dans les formules conversationnelles, avant d'exposer la méthodologie de l'étude sur *bon courage* et ses résultats.

1. L'ironie dans les formules conversationnelles

1.1. Qu'est-ce qu'une formule conversationnelle

Étant donné sa polysémie, le terme *formule conversationnelle* mérite d'être défini précisément. Dans un travail récent (Krzyzanowska et al., 2021 :17), sont mentionnées les quatre dimensions qui permettent de circonscrire son sens prototypique : la dimension rituelle (qui apparaît par exemple dans une formule telle que *je t'aime*), la dimension sociale, liée à la politesse, la dimension linguistique et stylistique, qui donne à la formule un aspect volontiers percutant et expressif ; la conventionalité et la stéréotypie de la formule, qui se marque linguistiquement par le figement ou le semi-figement, ainsi que par des contraintes d'usage, plus ou moins ou souples, liées à la situation. Ce caractère figé ou semi-figé a attiré plus particulièrement l'attention des linguistes et phraséologues, qui ont aussi souligné l'empan syntagmatique variable des formules, lequel peut aller de l'unité lexicale simple à une phrase entière (Krieg-Planque, 2009). Dans les formules qui nous intéressent, le genre de discours est également important, les formules ayant comme l'avait bien souligné Cowie (2001), la fonction de réguler les échanges conversationnels. Nous suivons donc la démarche adoptée dans Krzyzanowska et al. (2021 : 26-27) en nous centrant sur des formules a) ayant un caractère figé ou semi-figé au plan syntaxique ; b) un sens, selon les cas, compositionnel ou non compositionnel, mais stabilisé par la contrainte pragmatique ; c) un emploi pragmatiquement contraint : les formules sont préfabriquées (Dostie, 2019, Tutin, 2019) et d) ont une fonction pragmatique et sont associées à un contexte d'énonciation spécifique, « qui impose ou favorise leur emploi à la place d'autres expressions qui pourraient à priori convenir tout autant » (Fléchon et al., 2012). C'est cet ancrage situationnel et interactionnel qui explique certains des emplois de nos formules, qui ont souvent une fonction réactive et évaluative.

1.2. Définir l'ironie

Rappelons rapidement¹ quelques éléments bien connus, même s'ils ne font pas consensus et n'aboutissent pas à une théorie unifiée : du point de vue de la rhétorique, l'ironie a été classiquement décrite comme une figure de mot, ou trope, qui met en œuvre une inversion sémantique. Mais si changement de sens il y a, il affecte l'expression tout entière ; en disant ironiquement *c'est gentil*, on veut signifier « c'est pas sympa ». Les pragmaticiens, à la suite de Grice, ont préservé la définition tropologique de l'ironie en mettant en évidence sa valeur illocutoire : c'est l'intention railleuse, et non l'inversion en tant que telle qui est au premier plan. Kerbrat-Orechioni (1976) souligne de son côté la complexité de l'inversion sémantique sur laquelle se fonde l'ironie ; Berrendonner (1981) conclut que l'ironie repose sur la prise en compte de valeurs argumentatives opposées et non sur une incompatibilité sémique ou référentielle. Perrin (1996) étudiant la « mise en trope » de l'ironie, montre comment le locuteur se dissocie nettement du contenu propositionnel, la « voix » de l'énonciateur primaire s'opposant à celles d'énonciateurs secondaires. Sperber et Wilson (1989) insistent sur la part de contestation ou de polémique propre à l'ironiste, qui dévalorise le point de vue dont il se fait l'écho. Berrendonner (1981 : 216) intègre l'ironie dans une théorie des mentions : « faire de l'ironie, ce n'est pas s'inscrire en faux de manière mimétique contre l'acte antérieur ou virtuel, en tous cas extérieur, d'un autre, « c'est s'inscrire en faux contre sa propre énonciation, tout en l'accomplissant ». Plus récemment, Brès (2010) défend une conception dialogique de l'ironie en termes de *décalage* qui nous semble pertinente pour notre analyse. Nous mobiliserons également les approches qui raisonnent en termes de « places » marquées, plus ou moins directement par le système énonciatif de la langue (Couton, 1995). Est mise alors au premier plan la part de jeu, de faire-semblant ou de « feintise » qu'il y a dans l'ironie : l'élément ludique et les rôles qu'autorisent les places énonciatives dans le discours (*ironisant*, *ironisé*, *naïf*, *complice*) prennent alors le pas sur la mécanique des mentions. Les signaux adressés au récepteur, s'ils lui permettent, selon Hamon (1994 :156), d'identifier le message comme ironique ont pour résultat de donner à l'énoncé ironique un statut ambivalent, dédoublant le public en naïfs et en complices de l'énonciateurs². Pour notre étude, nous considérerons que le phénomène ironique se caractérise par trois éléments principaux :

- a) une dimension dialogique, qui instaure une distance, un décalage entre la voix de l'énonciateur et le contenu propositionnel qu'il énonce ;
- b) une dimension de contestation, d'interrogation, de rejet ou de dérision ;
- c) une dimension ludique reposant sur le « faire semblant ».

Le dosage de b) et c) permet de distinguer les différentes sortes d'ironie (ironie polémique vs ironie amusée).

1.2.2. Ironie contextuelle vs ironie pragmatilisée

La notion même d'ironie lexicalisée est contre-intuitive : l'ironie, on l'a vu, se définit fondamentalement comme un *jeu de langage* qui s'effectue dans le contexte même d'une situation ou d'un contexte particulier. La moindre assertion peut devenir ironique, pour peu que le locuteur veuille créer cet effet de décalage évoqué plus haut, entre son propos et la réalité de son intention communicative. Une des caractéristiques de l'ironie est donc qu'elle peut être créée en discours, sans qu'aucune marque linguistique ne vienne la signaler (à l'exception peut-être, à l'oral, de la prosodie, mais ce point même est parfois contesté). L'ironie que nous allons analyser ici est donc, pour partie au moins, une *ironie d'habitude*, conventionnelle, non une ironie créée in situ, tout comme les métaphores lexicalisées ont perdu la plus grande part de leur force créatrice. Dans le cas des formules qui nous occupent, plutôt que d'ironie lexicalisée, il est plus juste de dire qu'on a affaire à un processus de pragmatilisation, qui conduit le récepteur à donner quasi automatiquement une interprétation non littérale, généralement polémique, à la formule, lorsqu'elle est produite dans certaines classes de contextes. La fréquence de l'interprétation polémique associée à des situations/contextes types fait que cet emploi est mémorisé en tant que tel par les locuteurs. Ce type d'interprétation peut d'ailleurs, au cours du processus diachronique, prendre le pas sur l'interprétation non polémique, qui reste cependant possible, comme c'est le cas pour *tu m'en diras tant !* (voir ci-après). Une fois admis cet état de fait, on peut retenir au moins deux sortes de formules conversationnelles comme candidates à la production de l'ironie.

1.2.3. Des formules sémantiquement figées, spécialisées dans la dénégation ou la contestation

Certaines formules, qui ont perdu en grande partie leur sens lexical habituel pour les locuteurs, jouent essentiellement un rôle réactif : c'est le cas par exemple des formules *tu parles*³, et *tu m'en diras tant* souvent en position de commentaire (parfois des dires mêmes de son énonciateur). Dans leur valeur polémique, elles permettent de montrer que le point de vue du locuteur est en décalage avec ce qui vient d'être dit (soit que ce dernier ne le trouve pas intéressant, soit qu'il marque son désaccord) :

(1) -J'ai été très occupé. -Tu parles ! Tu ne fais jamais rien [Gargallo Sébastien, *Tiens, voilà du Bouddha !*, Paris, éd. de la Brigandine, 1981, cité par BOB, *ABC de la langue française*, entrée *Tu parles*, consulté le 11 nov. 2020].

(2) *Il prend une grande respiration, je m'attends à un scoop... et c'est un flop : -La Rouille, il dealait ! - C'est pas vrai ! Tu m'en diras tant !* [Jaouel Pascal, *La gigue des cailleras*, Nouvelles Editions Krakoen, 2007, cité par BOB, ABC de la langue française, entrée *Tu m'en diras tant*].

Tu parles et *tu m'en diras tant*, dans ce type de contextes, traduisent le refus d'entériner le dire du locuteur, même si un contexte de type différent peut modifier radicalement leur valeur illocutoire, *tu parles* pouvant prendre une valeur de renforcement et d'approbation⁴. L'emploi polémique de *tu m'en diras tant !*, que l'on peut paraphraser selon les cas, par « ou « c'est vraiment pas passionnant ce que tu me racontes là », « c'est évident, tu ne m'apprends rien ») est aujourd'hui bien plus répandu que l'emploi non polémique⁵. Les deux formules partagent le fait qu'elles sont très figées sémantiquement et syntaxiquement (même si *tu parles*, contrairement à *tu m'en diras tant*, peut avoir une complétive). Pour ces formules, le sens compositionnel ne nous dit rien, ou pas grand-chose, de la valeur illocutoire qu'elles revêtent en discours : elles fonctionnent comme des blocs phraséologiques « prêts à l'emploi », la première spécialisée principalement dans deux valeurs (approbation vs contestation, dénégation), la seconde devenue, au fil du temps, un marqueur polémique à part entière. Un autre exemple de ces marqueurs non compositionnels est *tu peux toujours courir !* utilisé pour refuser une demande jugée excessive. Mais s'agit-il encore ici d'ironie ? La composante ludique semble bien faible. Cette remarque vaut d'ailleurs, peu ou prou, pour l'ensemble de ces formules sémantiquement très figées : à l'exception de *tu m'en diras tant*, qui présente une certaine plasticité d'emploi, et autorise donc le jeu propre à l'ironie, on a plutôt affaire à de simples formules de dénégation, de refus ou de contestation, qui laissent peu de marge à la connivence et au jeu des places évoqué précédemment (ironisant, ironisé, naïf, complice).

1.2.4. Des formules compositionnelles ou semi compositionnelles

D'autres formules sont compositionnelles ou semi-compositionnelles. C'est le cas *je compatis* ou encore de *compte-dessus !* dont l'ironie naît du décalage avec la situation de référence. La formule *je compatis* fonctionne ironiquement lorsque la compassion qui s'exprime est a priori imméritée :

(3) - *Mon fils a reçu une guitare du Père Noël*

- *Je compatis...* [@goldevil, Forum Mac4Ever.com, 10 oct.2009, consulté le 11 nov. 2020].

Le récepteur doit inférer, via sa connaissance du monde, qu'il est à plaindre, par exemple parce que son fils risque de faire du bruit. En ce qui concerne *je compatis*, notons que l'emploi absolu favorise l'interprétation ironique (à distinguer de *je compatis à ton chagrin, à tes malheurs*, etc.), ce qui témoigne, peut-être, pour cette formule, d'une amorce de pragmatocalisation dans cette fonction ironique. *Compte-dessus !* (var. *compte là-dessus !*) ironique fonctionne par antiphrase, puisque le locuteur signale justement que son interlocuteur ne doit pas compter obtenir ce qu'il lui demande. La tendance à la pragmatocalisation se traduit, pour cette formule par l'ajout possible du syntagme *et bois de l'eau (fraîche)* dont la motivation sémantique n'est plus accessible. La formule *bon courage* n'est que semi-compositionnelle, dans la mesure où le sens de l'adjectif axiologique *bon* s'est figé, comme dans d'autres formules vatives elliptiques : *bonne chance, bon appétit* ..., dans lesquelles *bon* « offre aux locuteurs une manière très économique de formuler un vœu » (Katsiki, 2002 :140). Après ce survol, notre hypothèse de travail se déclinera de la manière suivante : a) les formules conversationnelles compositionnelles ou semi-compositionnelles autorisent plus aisément que celles qui non compositionnelles le jeu de l'ironie ; b) la sélection d'une valeur illocutoire ironique, se construit dans ce cas à partir d'inférences liées à la situation, via la connaissance du monde du locuteur ; c) des indices co-textuels favorisent la sélection de l'interprétation ironique, déjà présente dans la mémoire discursive des locuteurs de la langue.

2. Méthodologie adoptée et données fournies par les corpus

Notre étude s'alimente à plusieurs sources : tout d'abord la fiche *bon courage*, réalisée dans le cadre du projet Polonium déjà cité (voir Krzyzanowska et al., 2021) qui avait synthétisé un certain nombre d'informations et d'exemples décrivant le fonctionnement de la formule, à partir d'exemples issus de la base ORFEO (oral), du Lexicoscope développé à Grenoble (Kraif, 2016), et d'autres exemples issus de blogs ou de réseaux sociaux. Nous avons trouvé une dizaine d'occurrences dans la base orale d'ORFEO, et plus d'une vingtaine dans le Lexicoscope. Pour l'étude de l'ironie, nous avons besoin de disposer de davantage d'exemples. Nous avons procédé à une investigation complémentaire à partir de la plate-forme PHRASEOBASE (nouvelle interface développée également par Olivier Kraif, permettant d'interroger des romans contemporains de différents genres issus du Lexicoscope) : cela nous a permis d'extraire 74 occurrences de *bon courage* ; une autre requête, sur Frantext cette fois (romans post 2000) a fourni 20 autres occurrences de la formule. Nous avons également ajouté des occurrences issues de Twitter, de Facebook ou de forums en ligne. À partir de l'ensemble des données fournies par les corpus,

nous avons constaté que l'emploi ironique de *bon courage* restait très minoritaire. Nous n'avons trouvé en effet que deux emplois clairement ironiques dans la base orale d'ORFEO ; sur les 74 occurrences du corpus de romans extraites de PHRASEOBASE, 15 seulement sont ironiques et 5 seulement sur les 20 occurrences repérées dans Frantext (Romans post 2000). Pour contraster les emplois ironiques et les emplois non ironiques, nous avons constitué, à partir des corpus mentionnés, mais aussi à partir d'occurrences glanées sur le Web (blogs, twitter, ou autres) un petit corpus comportant deux sous-parties : 50 énoncés comportant la formule *bon courage* ironique, et 50 énoncés comportant la formule *bon courage* non ironique. Nous avons conscience de l'hétérogénéité des sources de nos données : l'oral représenté des dialogues de romans ne se confond pas avec l'oral de conversations authentiques, enregistrées sur le vif, ni avec les échanges des réseaux sociaux qui présente une forme mixte d'écrit « oralisé ». Ce choix, effectué faute d'un corpus oral suffisant, fournit cependant, nous semble-t-il, une image assez représentative du fonctionnement de la formule dans le français contemporain.

3. L'emploi ironique de *bon courage*

3.1. Premier examen à partir des dictionnaires

L'emploi ironique de *bon courage* est mentionné par certains dictionnaires : absent du *Dictionnaire de l'Académie française* (9^e éd.), du *Litttré*, du *Trésor de la langue française*, du *Larousse de la langue française* et du *Petit Robert*, il figure bien cependant dans le *Grand Robert* (2017) :

Bon courage !, exhortation à l'action, à une attitude forte devant une difficulté ; (iron.) exhortation à supporter qqch. ou qqn. *C'est lui votre nouveau directeur ? Eh bien, bon courage !*

On remarque que l'on n'a pas affaire à une inversion de sens : la formule conserve son sens, et même sa valeur d'exhortation ; ce qui crée l'ironie, c'est le décalage entre l'exhortation et le fait ou la situation qui la suscite : avoir un nouveau directeur n'exige pas, en principe, que l'on fasse preuve particulièrement de courage. Le calcul inférentiel qu'effectue le récepteur qui décode l'ironie est qu'en fait ce nouveau directeur a des qualités (ou des défauts) tels qu'il faudra du courage pour le supporter. Cette notion du « décalage » qu'implique le *bon courage* ironique rejoint la conception dialogique de l'ironie défendue par Brès (2010 :700), pour qui l'énonciation ironique « doit comporter une discordance (i) entre le texte et son contexte, et / ou (ii) entre le texte et son cotexte ».

3.2. Les valeurs illocutoires de la formule *bon courage* !

Dans son emploi conversationnel courant, la formule a trois fonctions pragmatiques principales : a) directive : elle sert à exhorter à l'effort, à encourager ; b) expressive (émotive) : elle permet de témoigner de la sympathie à son interlocuteur, son emploi s'affaiblissant souvent en un simple rituel de politesse ; c) phatique (réactive) : elle peut jouer le rôle d'une formule de clôture et permet de prendre congé. À l'inverse, on rencontre aussi la phrase complète, avec le verbe *souhaiter* : *Je te [vous] souhaite bon courage*. Du point de vue syntaxique, la formule *bon courage* est une locution nominale formant un énoncé averbal assertif ou exclamatif. Elle est peu figée : nous avons, par exemple, trouvé sur les réseaux l'extension intensive *très bon courage à toi !* ; la formule admet également la complémentation avec *pour* : *bon courage pour ton examen* !

Dans la section suivante, nous tentons de préciser la nature des indices qui aident le récepteur à comprendre qu'il a bien affaire à un *bon courage* ironique.

3.3. Comment identifier l'ironie de *bon courage* ?

3.3.1. Aspects prosodiques

Un premier aspect - que nous n'approfondirons pas ici - réside dans le marquage prosodique de l'ironie, relativement clair dans la conversation orale pour *bon courage*. Le patron mélodique de la formule (utilisée comme énoncé autonome, dans la conversation) varie suivant la valeur illocutoire, les emplois ironiques se distinguant assez nettement des autres emplois qui reproduisent deux réalisations représentatives enregistrées chez des locuteurs natifs, à qui l'on a demandé de « mettre le ton » lors de la lecture de dialogues, comportant pour l'un un *bon courage* empathique de politesse et l'autre un *bon courage* ironique, dans des contextes discriminants⁶ : la courbe mélodique monte et redescend beaucoup plus nettement lorsque la formule est ironique. L'identification de *bon courage* ironique ne paraît donc généralement pas poser de problème dans la conversation orale, mais il n'en va pas de même de ses emplois à l'écrit.

3.3.2. Les indices fournis par le cotexte étroit : les éléments syntagmatiques

À l'écrit, le décodage des énoncés ironiques se fonde en premier lieu sur les éléments figurant dans le cotexte, qui permettent d'accéder aux aspects sémantiques, syntaxiques, énonciatifs, et permettent également d'accéder, dans une

certaine mesure, à la dimension pragmatique (le contexte, la connaissance du monde). Le cotexte fournit donc une base pour l'interprétation de notre formule. Nous examinerons donc en premier lieu les éléments du cotexte au sens étroit qui servent d'indice à l'interprétation ironique, avant d'examiner ce qui ressortit du cotexte élargi. Nous appelons ici cotexte étroit les éléments linguistiques figurant, dans la même phrase (à l'écrit) ou dans le même énoncé (à l'oral), juste avant l'occurrence (cotexte gauche) ou juste après (cotexte droit) de notre formule, éléments qui sont souvent, mais pas toujours, en relation syntaxique avec lui. Le cotexte élargi a un empan plus large, et concerne, outre le cotexte étroit, tous les énoncés figurant en amont ou aval de l'occurrence, au cours de la même interaction (à l'oral) ou au sein du même texte (à l'écrit).

Parmi les éléments figurant dans le cotexte étroit de la formule, on note, à gauche, la présence possible de particules discursives (ou énonciatives, selon les terminologies) : l'adverbe *alors*, l'adverbe complexe *alors là* ; celles de conjonctions (*et*) ou bien d'interjectifs tels que *eh bien*, *ben* ; avec toutes sortes de combinaisons possibles entre ces différents marqueurs : *alors là*, *eh bien là* (souvent transcrit *et bien là*) ; plus rarement, des connecteurs argumentatifs (la conjonction *mais*), ou le marqueur discursif : (*enfin*) *bref*.

La comparaison de nos deux sous-corpus d'exemples ironiques et non ironiques montre que la particule discursive *alors là* - dont la valeur peut être cadrative, consécutive mais aussi inférentielle - construit toujours la valeur de décalage que nous catégorisons comme ironique⁷. Dans notre corpus, nous l'avons trouvé surtout en emploi monologal comme en (4) ou, après une question rhétorique, en (5), mais on le rencontre également en contexte dialogal, comme en (6) ;

(4) *Réservation largement préférable sauf si attendre 1 heure ne nous dérange pas. Si ce n'est que pour un verre au bar pas de problème mais si c'est pour manger alors là bon courage sans réservation !* [ET19, Tripadvisor.com, *Vertigo Grill and Moon Bar Questions et réponses*, consulté le 02/11/2020].

(5) « Vous avez monté votre boîte ? Alors là bon courage ! » Les mines compatissantes et le « Bon courage » avaient fini par nous agacer au point de nous inspirer un article de blog. [Site leclandigital.com, *bon courage*, publié le 18 septembre 2018, consulté le 03/11/2020].

(6) *Question : Qui peut m'expliquer comment faire pour visionner sur un téléphone en cas d'absence au domicile. J'ai déjà configuré mon téléphone avec le programme*

Réponse : Alors là... Bon courage. Moi les deux caméras sont reparties... Même avec un réseau wifi rapide c'était quasiment mission impossible. En 3G même pas

la peine d'y penser ... Produit à éviter (Hank Moody, Site Amazon.fr, *Questions et réponses des clients*, publié le 14 sept. 2015, consulté le 14/11/2020, l'orthographe a été rectifiée].

Il est à noter qu'*alors* tout seul n'est pas un indice suffisant de l'emploi ironique : même s'il lui est plus fréquemment associé dans notre corpus, il peut tout aussi bien précéder un *bon courage* ironique (ex.7) que non ironique (ex.8) :

(7) - *Parce que tu lui as demandé ? s'étrangle Nathalie.*

- *Quoi... J'aime bien connaître le fond de nos bruits de couloir.*

- *Alors bon courage, parce qu'on n'a pas idée de ce dont ces petits cons sont capables* [Lexicoscope, coll. Phraseorom, Trompette Laura, *Ladies 1 Ladies' taste*, 2015].

(8) *Alors bon courage à vous Richard et bonne rentrée à Leila !* [Sylvain, Site Lesmathematiques.net, phorum, consulté le 02/11/2010].

C'est en fait la particule *là* dont la valeur, ici anaphorique, joue un rôle décisif : elle permet de faire porter l'exhortation *bon courage* sur le contenu propositionnel du segment discursif antérieur (produit par l'interlocuteur, ou par l'énonciateur lui-même), remplissant ainsi une fonction de « marqueur de pertinence discursive » (Forget, 2009)⁸, autorisant par-là la prise de distance ironique. Ce rôle se retrouve dans des énoncés dans lesquels *là* est utilisé de manière indépendante :

(18) *Et là, bon courage pour la comprendre ...* [Junggle Femme, Facebook, 5 janv. 2018, consulté le 12 nov. 2020].

Dans le sous-corpus de contrôle (énoncés non ironiques), nous n'avons trouvé aucun exemple de tels emplois d'*alors là* ou de *là*, et une recherche complémentaire sur le Web s'est révélée vaine également : on a bien affaire à un marqueur du décalage ironique. L'effet de distance ironique peut être obtenu par d'autres procédés : par exemple, la présence dans le cotexte gauche, d'une infinitive introduite par la préposition *pour* qui décrit un fait ou action qui se révélera difficile voire impossible :

(19) *Prendre le bus à Bangkok, bon courage...* [Romain, Site thaïlande-et-asie.com, *bouchons-bangkok-problemes-solutions*, consulté le 03/11/2020].

Ou encore la présence d'une hypothétique décrivant une chose présentée comme impossible :

(20) *Si t'attends que les filles pointent leurs minois ici, bon courage.* [Site Reverso.net, bon courage, traduction français-roumain, consulté le 03/11/2020].

Ce type de schéma rhétorique ne se retrouve jamais dans les énoncés non ironiques. Y a-t-il à l'inverse des schémas spécifiques de l'emploi non ironique ? Il semble y en avoir peu mobilisant le cotexte gauche. On peut citer cependant, dans les clôtures, la combinaison avec d'autres formules telles *au revoir*, *bonne chance*, *allez, bon alors ...* qui, sauf exception, ne sont guère compatibles avec l'emploi ironique :

(20) *Allez, bon courage Sandrine, et bonne journée.* (Lexicoscope, Adèle Bréau, *La cour des grandes*, 2015).

(21) *Bonne chance à tous et bon courage à piv et toute l'équipe.* [sd94, Site trn.com, blog, *machine à café Tassimo*, posté le 17 déc.2011, consulté le 16 nov. 2020].

Cotexte gauche et cotexte droit font souvent système. Ainsi, un des schémas sémantico-syntaxiques privilégiés pour spécifier l'ironie combine une hypothétique introduite par *si* en cotexte gauche (comme vu précédemment), avec dans le cotexte droit, une subordonnée infinitive introduite par la préposition *pour* spécifiant l'action difficile ou impossible à accomplir :

(22) « *je contrôle toutes vos données, je peux contrôler le futur* » *Si ce genre de vidéo se généralise, bon courage pour réussir à dissocier le vrai du faux ???* [©florentderue, site dailygeekshow.com, 12 juin 2019, consulté le 16 nov. 2020].

Dans presque tous les exemples du corpus, la finale introduite par *pour* figure dans des énoncés ironiques, le sens du verbe (le plus souvent à l'infinitif) décrivant un processus ou une action qu'il sera difficile de voir s'accomplir ou de réaliser.

(23) *Le turducken* (États-Unis). Prenez une dinde, fourrez-la avec un canard préalablement farci avec un poulet. Pour la farce, mélangez de la saucisse avec de la chapelure. La préparation doit ensuite être braisée, rôtie et grillée, mais jamais frite. Et bon courage pour manger tout ça ! [Site du Journal Ouest France, publié le 12 oct. 2016, consulté le 12 nov. 2020].

Le sous-corpus d'énoncés non ironiques dans lequel la même structure finale avec infinitif est utilisée sans ironie nous fournit cependant un contre-exemple :

(24) *Je ne laisse que rarement des commentaires, mais là je suis abasourdie ! Comment tant de haine peut-elle se déchaîner pour un article sur des cahiers ? (très bon article au demeurant) Bon courage pour surmonter cette vague de bêtise haineuse...et rétrograde...* [La Mère Veilleuse, commentaire sur le blog *activitesmaison.com*, publié le 22 mai 2015, consulté le 17 nov. 2015].

Dans ce cas, le sémantisme du verbe diffère : *surmonter* implique, selon le Petit Robert, un « effort victorieux » et non un acte difficile impossible à réaliser. Une recherche sur le Web fournit d'autres exemples non ironiques du même type (prop. infinitive introduite par *pour*, avec verbe impliquant un effort positif, ou un succès) :

(25) *Bon courage pour vaincre ce vilain crabe [= cancer]... décidément, je trouve qu'il sévit un peu trop, mais heureusement qu'on arrive mieux à s'en guérir... Plein d'ondes positives et garde ton humour et ton moral, ça aide... [Linou, blog papier-ciseaux-cailloux, publié le 16 mai 2012, consulté le 17 nov. 2015].*

(26) *Yo voisin ! Tu es arrivé sur le site bien avant moi, je ne peux te souhaiter la bienvenue, je dirais donc : enchanté de faire ta connaissance ! Bon courage pour obtenir tes 25 platines cette année ! [Shusuui, Site psthc.fr, 25 févr. 2014, consulté le 17 nov. 2020].*

Cependant, l'exemple (22) analysé plus haut, ironique, comporte un verbe de succès (*réussir*) : cela nous prouve que la structure sémantico-syntaxique [*pour* + Verbe inf. [^{effort victorieux}]], n'est pas toujours, à elle-seule suffisamment discriminante : en l'occurrence, cet énoncé comportait une hypothétique dans le cotexte gauche, favorisant l'interprétation ironique. Autre exemple qui montre la nécessité de prendre en compte les interactions entre cotexte droit et gauche : lorsqu'on trouve dans le cotexte droit une proposition finale conjonctive introduite par *pour*, elle est en principe ironique (voir ex. 25). Mais certains éléments spécifiques dans le cotexte gauche peuvent favoriser l'interprétation non ironique, par exemple le verbe *souhaiter* qui permet d'introduire *bon courage* comme un vœu adressé à une personne (ex. 26).

(25) « Il louche », « Il n'arrête pas de se cogner », « il voit mal »... *Chaque parent sera tenté d'aller consulter. A tord (sic) ou à raison, l'essentiel est de savoir si votre enfant a besoin de lunettes... Et si oui, bon courage pour qu'il les garde sur la tête ! [Valérie, Blog allo maman dodo, publié le 9 sept. 2013, consulté le 17 nov. 2020].*

(26) *Souhaitons-lui bon courage pour qu'il rebondisse ! [Florent, Site poteaux-carres.com, publié le 13 juil. 2019, consulté le 17 nov. 2020].*

Dans le cas de (26), l'interprétation non ironique de l'énoncé (26) est également favorisée par l'emploi de la forme grammaticale (l'impératif à la première personne du pluriel), qui englobe le locuteur et ses destinataires, l'injonction revêtant la forme d'un souhait que le locuteur veut partager. De manière plus générale, on constate que les *bon courage* adressés à quelqu'un en particulier, par l'ajout d'un

argument dans le cotexte droit, qu'il s'agisse d'un nom propre en position d'appellatif, ou d'un pronom, sont tendanciellement non ironiques, ainsi qu'en témoignent les exemples suivants :

(27) *Bon courage à Eric, à toute l'équipe constituant la boulangerie Gallien ! En espérant que la solution la moins dommageable pour les emplois et le dynamisme de la ville de Langres soit trouvée...* [Sandrine C., site lepotsolidaire.fr, non daté, consulté le 17 nov. 2020].

(28) *Allez, bon courage à tous et si ces tweets ne vous ont pas suffi, on vous a aussi sélectionné les meilleures blagues à propos du Coronavirus qui circulent sur la Toile. Eh oui, on se donne à fond pour vous* [Magali Bertin, site grazia.fr, publié le 19 mars 2020, consulté le 17 nov. 2020].

Notons également que la construction *bon courage* + prép. *pour* + [dét. poss. 2^e pers : *ton, votre*] + Nom [événement, épreuve], adressée en contexte dialogal à l'interlocuteur, est généralement mobilisée par l'emploi non ironique : *bon courage pour ton examen, pour ton séjour, pour ton opération* ... Pour devenir ironique dans cette construction (cas peu fréquent mais toujours possible), la formule doit enfreindre la maxime de pertinence de Grice : *bon courage pour ton mariage, bon courage pour ton déconfinement*, etc.), le courage souhaité portant sur un événement qui *a priori* n'en exige pas.

3.2.3. Les indices fournis par le cotexte élargi

Dans d'autres cas, les indices sont fournis par le cotexte élargi, qui fournit un ensemble d'instructions au récepteur du message. En l'absence de cotexte étroit, en emploi absolu, l'éventuelle ironie de la formule est exclusivement tributaire du cotexte large qui seul permet alors au lecteur l'accès aux connaissances référentielles et à la reconnaissance des places énonciatives, comme l'illustrent l'exemple (29) non ironique, et l'exemple (30) ironique :

(29) *Je suis votre blog depuis un moment et même si je ne suis pas toujours en accord avec vous (je ne suis pas toujours une grande fan de la méthode Montessori par exemple), j'y trouve souvent des idées originales de choses à faire avec ma louloute et je trouve ça chouette. Bon courage.* [Sylvie, commentaire sur le blog *activitesmaisons.com*, publié le 22 mai 2015, consulté le 17 nov. 2020].

(30) *Alors on m'a demandé : «Vas-y, explique !» Expliquer de mémoire, un contexte d'une citation d'un philosophe, abusivement tronquée, sur Twitter !*

Bon courage. Ce que je me suis d'abord refusé à faire pour ne pas trahir ses propos et par faute de temps sur un sujet aussi sensible. [Phifi #JLM2022 #NousSommesPour, Twitter, publié le 25 août 2019, consulté le 17 nov. 2020].

Dans (29), on a affaire à un message de soutien adressé à une blogueuse victime de messages de haine ; la formule *bon courage* sert de clôture, et marque également l'empathie de l'énonciateur. En (30), *bon courage* est une pensée représentée au discours direct libre, commentaire implicite de la situation évoquée dans la phrase précédente (qui traduit elle-même l'injonction adressée au narrateur). Pour saisir la nature exacte de la formule, le lecteur a donc besoin à la fois de connaissances portant sur les genre discursifs (message de soutien ou récit), sur les formes textuelles (formule de clôture ou commentaire ironique), ainsi qu'une compréhension du système d'énonciation (formule d'empathie adressée à l'énonciateur du message primaire ou discours direct libre représentant l'état d'esprit de l'énonciateur du récit).

Ces indices donnent notamment accès aux scripts cognitifs et aux représentations sociales mais aussi aux schémas rhétoriques ou énonciatifs nécessaires à la bonne interprétation de la formule. Dans l'exemple (31), le lecteur du polar doit ainsi disposer, pour interpréter *bon courage* comme ironique :

a) du script de l'enquête policière ; le lecteur conclut de la liste des éléments dont manquent les enquêteurs que l'enquête risque d'être difficile ;

b) de la capacité à comprendre l'énoncé autonome *Bon courage!*, énonciativement décroché de l'énumération des « indices manquants » qui précède, comme une injonction en discours direct libre, adressé fictivement aux personnes en charge de l'enquête :

(31) *Toutefois, nous en avons relevées dans le séjour, la cuisine et les toilettes qui appartiennent à une même personne. Aucune trace d'effraction. Pas une égratignure sur la porte. Serrure de sûreté de bonne qualité en bon état. Au démontage, usure normale. Pas de trace récente ou de rayure sur la graisse. Bon courage ! Cette fois encore, c'est Mussard qui réagit le premier : - Le meurtrier ne manque pas de culot ! Il a relevé le store, ouvert la fenêtre, coupé la corde et refermé le tout.* [Lexicoscope, coll. Phraseorom, Jarrige Jérôme, *Le bandit n'était pas manchot*, 2002].

La présence de marques scripturales joue un rôle facilitateur. Dans l'exemple (32), issu d'un tweet, les marques graphiques (siiiiiiiii), surlignent la voix ironique de l'énonciateur :

(32) *Bon courage pour recruter massivement des enseignants car le métier est devenu siiiiiiiii attractif que les étudiants s'en éloignent tout aussi massivement* [@Adenhora, Twitter, 9 nov. 2020, consulté le 12 nov. 2020].

L'interprétation ironique est également facilitée ici par le cotexte étroit : comme nous l'avons vu plus haut, la construction [*pour* + [V. infinitif]] est préférentiellement utilisée dans l'emploi ironique (tandis que, par exemple, la construction *bon courage* + prép. *pour* + [dét. Poss. 2^e pers : *ton, votre*] + Nom [événement, épreuve], adressée à son interlocuteur, est davantage mobilisée par l'emploi non ironique.

Dans certains cas, l'identification ironique reste incertaine, et peut même être contestée, que cela soit par l'énonciateur ou par le récepteur. On peut illustrer ce phénomène à travers l'exemple suivant, rapporté par le quotidien Ouest France, à l'époque où le premier ministre français, Manuel Valls voulait faire évacuer de ses occupants le site de Notre Dame des Landes :

Le Premier ministre souhaite que la construction de Notre-Dame-des-Landes débute mi-2015, à l'épuisement des recours des opposants. Invitée de France 5 dans l'émission C à vous, Ségolène Royal a été interrogée sur les propos rapportés par Ouest-France. Elle a simplement lancé : « Je lui dis bon courage ! » [Site du Journal Ouest France, publié le 17/12/2014, consulté le 12 nov. 2020].

Dans sa réponse, le premier ministre fait mine de prendre au pied de la lettre le propos de Royal :

« Je n'y vois aucune ironie et je pense que nous avons tous besoin de courage, de constance et de cohérence », a déclaré Manuel Valls lors d'un déplacement à Brest ». [BFMTV, sur Daylimotion.com, page consultée le 12 nov. 2020].

Pour conclure : ce que nous apprend le cas de *bon courage*

Nous avons exclu du mécanisme proprement ironique des formules non compositionnelles, du type *tu parles*, qui si elles peuvent introduire une forme de raillerie, n'ont pas la dimension ludique, ingrédient nécessaire selon nous à la fabrique de l'ironie. La formule *bon courage*, au contraire, quasi compositionnelle (si l'on excepte la spécialisation du sens de *bon*), se révèle tout à fait apte à la créer. Y a-t-il des indices qui aident le récepteur à la décrypter ? La réponse est clairement oui. En dehors des marques prosodiques, essentielles dans l'oral de la conversation, ils sont de deux ordres. Tout d'abord, nous avons souligné le rôle de particules énonciatives figurant dans le cotexte gauche : *alors là* et *là*, qui conditionnent presque automatiquement l'emploi ironique, en raison du décalage qu'ils permettent de créer. Ensuite, nous avons observé l'importance de certaines structures syntaxiques, figurant dans le cotexte gauche ou dans le cotexte droit, ou mieux, associant dans un système complexe les éléments du cotexte droit et du cotexte gauche (*Si* + hypothétique + *bon courage* + *pour* + infinitive). La catégorisation sémantique

des arguments joue également un rôle de désambiguïsation *bon courage* adressé à l'interlocuteur avec en cotexte droit *pour* + un nom d'épreuve du type *opération* ou *examen* a plus de probabilité d'être non ironique qu'ironique. Les éléments pragmatiques et contextuels jouent enfin un rôle essentiel : s'il est normal que lorsqu'on souhaite *bon courage* à quelqu'un avant une épreuve ou une opération, la formule n'ait rien d'ironique, elle le devient lorsqu'on lui souhaite *bon courage* avant qu'il parte se reposer sur la plage. Une part de calcul inférentiel reste donc toujours nécessaire pour décrypter l'ironie, même d'une formule aussi banale que *bon courage*, et les indices fournis ne sont que des appuis qui peuvent à tout moment être renversés par le locuteur polisson qui veut se jouer des stéréotypes langagiers.

Bibliographie

- Béguelin, M. J., Conti, V. 2011. Syntaxe des structures avec « avoir beau » en français classique et préclassique. In : B. Combettes, C. Guillot, E. Oppermann-Marsaux, S. Prevost et A. Rodriguez Somolinos (Ed.), *Le changement en français*. Bern, New York : Peter Lang, p. 43-72.
- Berrendonner, A. 1981. *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris : Minuit.
- Brès, J. 2010. L'ironie, un cocktail dialogique ? In : Actes du 2^e Congrès Mondial de Linguistique Française. [En ligne : https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2010/01/cmlf2010_000093.pdf [consulté le 16 novembre 2022]].
- Clark, H., Gerrig, R. 1984. « On the pretence theory of irony ». *Journal of Experimental Psychology*, n° 113, p. 121-126.
- Cowie, A.P. 2001. (Ed.). *Phraseology. Theory, Analysis and Applications*. Oxford: Oxford University Press.
- Dostie, G. 2019. « Paramètres pour définir et classer les phrases préfabriquées : La vengeance est un plat qui se mange froid. Bon appétit ! ». *Cahiers de lexicologie*, n° 114, p. 27-61.
- Fléchon, G., Frasi, P., Polguère, A. 2012. Les pragmatèmes ont-ils un charme indéfinissable ? In : P. Ligas et P. Frassi (Ed.), *Lexiques, identités, cultures*. Vérone, QuiEdit, p. 81-104.
- Forget, D. 1989. « Là : un marqueur de pertinence discursive ». *Revue québécoise de linguistique*, n° 18 (1), p. 57-82.
- Grossmann, F. 2000. Ironie montrée, ironie représentée, le marquage de l'ironie dans le discours rapporté en français contemporain. In : A. Englebert, M. Pierrard, L. Rosier et D. Van Raemdonck (Eds). Actes du Congrès de Philologie et Linguistique romane, vol. VIII. Tübingen : Niemeyer, p. 51-66.
- Hamon, Ph. 1994. Stylistique de l'ironie. In : G. Molinié et P. Cahne, *Qu'est-ce que le style ?* Paris : Presses Universitaires de France, p. 149-158.
- Katsiki, S. 2002. *Les actes de langage dans une perspective interculturelle. L'exemple du vœu en français et en grec*. Thèse, Université Lumière, Lyon 2.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1976. « Problèmes de l'ironie ». *Linguistique et sémiologie*, n° 2, p. 9-46.
- Kraif, O. 2016. « Le lexicoscope : un outil d'extraction des séquences phraséologiques basé sur des corpus arborés ». *Cahiers de Lexicologie*, n° 108, p. 91-106.
- Krieg-Planque, A. 2009. *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Krzyzanowska, A., Grossmann, F., Kwapisz-Osadnik, K. 2021. *Les formules expressives de la conversation en français, polonais et italien. Analyse contrastive*. Lublin: Epistémè.

Mauch, M., Cannam, C., Bittner, R.M., Fazekas, G., Salamon, J., Dai, J., Bello, J., et Dixon, S. 2015. Computer-aided Melody Note Transcription Using the Tony Software: Accuracy and Efficiency. In: *Proceedings of the First International Conference on Technologies for Music Notation and Representation*. Paris : Institut de Recherche en Musicologie, p. 23-30.

Métrich, R. 2012. « Petit dictionnaire permanent des “actes de langages stéréotypés” (ALS) - Microstructure de “tu parles !” ». *Nouveaux Cahiers d'allemand*, n° 1, p. 3-17.

Perrin, L. 1996. *L'ironie mise en tropes. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*. Paris : Kimé.

Schneider, F. 1989. Comment décrire les actes de langage ? - De la linguistique pragmatique à la lexicographie : « La belle affaire » et « Tu m'en diras tant ! ». Tübingen : Niemeyer.

Tutin, A. 2019. « Phrases préfabriquées des interactions : quelques observations sur le corpus CLAPI ». *Cahiers de lexicologie*, n° 114-1, p. 63-91.

Notes

1. Nous reprenons dans ce paragraphe, en les synthétisant et en les actualisant, des éléments issus de Grossmann (2000).

2. Clark et Gerrig (1984), avec leur « Pretense theory of Irony » s'inscrivent dans ce même courant, qui ne fait en somme que renouer avec l'étymologie du mot *ironie*, fondée sur l'interrogation, la mise en doute de la validité de la proposition énoncée.

3. Ce n'est qu'en tant que formules qu'elles perdent leur sens compositionnel : utilisé dans une phrase comme : *tu parles, sais tout ce que tu sais faire*, « tu parles » est parfaitement compositionnel.

4. Par ex. : Si je comprends bien, tu connais ce Phan-Born ? — Si je le connais ? Tu parles ! (*Le feu du Vahad'har*, Jan Gabriel, Éditions du Fleuve noir, 1986).

5. Pour une description exhaustive des emplois de *tu m'en diras tant*, ironique et non ironique, voir Schneider (1989).

6. Les enregistrements ont été réalisés sur le logiciel Tony, voir Mauch et al. (2015).

7. *Alors là* joue aussi un rôle de décrochage énonciatif, voir la sous-section 3.2.3.

8. L'article de Forget (2009) décrit le rôle du *là* en français québécois, mais son emploi combiné avec *alors* en français « de France » joue ici un rôle assez similaire.